

tigresse et leur dit tellement de sottises, pérora si bien, qu'ils se retirèrent sans oser lui demander autre chose.

J'en fus vraiment surpris, car tout en restant caché dans ma caisse, j'avais bien peur qu'elle ne me trahît. Néanmoins ma cachette n'était plus assez sûre, il y faisait une chaleur accablante, les vivres manquaient.

Le septième jour, mes chrétiens me proposèrent donc de fuir vers le Chang-Tong. Je me coupai la barbe, m'habillai de nouveau en mendiant et, le 12 juillet, à 9 heures du soir, je me mis en route avec quatre chrétiens.

A 10 heures, j'arrivai à ma résidence. Quel spectacle !... des ruines partout : au milieu de ces décombres de l'église et de la résidence, une soixantaine de chrétiens cherchaient un asile ; à peine m'eurent-ils aperçu que se prosternant ils demandèrent ma bénédiction, puis ils me conduisirent avec peine au lieu où chaque matin je célébrais la sainte messe. Je me jetai à terre sur ces ruines et je pleurai.

Tous mes chrétiens joignaient leurs larmes aux miennes ; un pauvre Chinois de seize ans qui, chaque jour, me servait la messe, m'embrassa plusieurs fois et s'évanouit dans mes bras.

Il fallait fuir, c'était le seul remède. Je les baisai tous au front et eux se suspendaient à mes bras, me demandant si je revien-drais parmi eux. Dieu seul sait ce que je souffris à cette heure. Vraiment ils m'aimaient et je faisais ce que je pouvais pour les consoler.

Je marchai deux jours et une nuit, après quoi, prenant une barque, j'arrivai à la ville de Io-Tcheou.

Là se trouve la douane anglaise. Le chef me procura quelques vêtements et me donna le moyen de me rendre à Han-Kow où je me trouve présentement.

Eminence, il y a là-bas au Hou-nan sept mille chrétiens sans demeure, sans nourriture, sans vêtements, et en très grand péril d'apostasier !!! J'en ai le cœur déchiré.

Il me manque aussi bien des choses, puisque tout m'a été volé ; mais, pour moi peu importe, je ne pense qu'à mes chers chrétiens du Hou-nan. Ils n'ont plus rien, Eminence, plus rien, et ils m'ont supplié de ne pas les oublier. Comment n'en serait-il pas ainsi ? Ils ont toujours formé la plus chère partie de mon cœur ; à cette heure où ils sont malheureux, pourrais-je les oublier ?...